

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 39

Artikel: Carême perpétuel
Autor: Adv.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Les vers sont beaux, dit un biographe d'Amiel, mais la musique est plus belle : très simple et par cela facile à retenir, elle est d'un mouvement, d'un élan, d'un brio admirables. C'est une marche qui vous emporte bon gré malgré. Pour n'avoir pas guidé les Suisses au bord du Rhin, *Roulez, tambours* n'en devient pas moins la *Marseillaise* helvétique. »

Le poète genevois dort dans le petit cimetière de Clarens. Son *Journal intime*, trouvé après sa mort, a dirigé sur lui les regards des penseurs du monde entier et le sauve de l'oubli inexorable qui s'étend, lentement, sur les tombes des hommes même les mieux doués.

Mais Amiel n'eût-il pas laissé après lui son journal intime, ses strophes, au souffle patriotique, auraient suffi à conserver sa mémoire dans le pays qu'il aimait tant.

Et maintenant, un vœu pour terminer : Qu'un jour, nos recrues romandes reconnaissantes fondent le sou militaire (chaque recrue donnerait un sou) qui permettrait d'élever, dans les casernes des deux premières divisions, le buste du poète, avec cette simple inscription :

Il fit « Roulez, tambours ! »

H. C.

Carême perpétuel.

M. le comte Tolstoï, qui est devenu si populaire en France dans le monde des lettrés, est plus qu'un écrivain d'un talent original, c'est aussi un moraliste sévère. Naguère, il partait en campagne contre l'alcoolisme et le tabac et démontrait, après bien d'autres, l'influence néfaste de ces deux vices sur la société contemporaine.

Aujourd'hui, c'est aux gastronomes que l'écrivain russe déclare la guerre ; mais, en dépit de tout le talent et de toute la logique qu'il déploie pour démontrer à l'homme que tous ses maux ont pour origine la table, nous nous permettrons de penser qu'il trouvera bien des sceptiques et des incrédules dans notre société raffinée, où la fourchette joue un si grand rôle. Ce que prêche M. Tolstoï c'est l'abstinence, qu'il considère comme la première des vertus, et sans laquelle, d'après lui, il est impossible d'en acquérir d'autres.

L'homme, dit-il, ne vit plus que pour son ventre, et, à ce propos, il trace de ses contemporains et de leur existence ce tableau assez original mais peu flatté :

Regardez les visages et la constitution des hommes de notre société et de notre époque ; tous ces visages, avec des mentons et des joues pendantes, les membres trop gras et l'abdomen proéminent, vous parlent éloquemment d'une vie pleine de débauche. Et comment pourraient-ils être autrement ? Demandez-vous quel est le mobile principal de leur

vie. Et si étrange que cela puisse nous paraître, à nous qui sommes habitués à cacher nos véritables intérêts et qui, si volontiers, employons l'artifice, le principal mobile de la majorité des hommes de notre société et de notre époque est la satisfaction de manger, la voracité... L'unique, le véritable intérêt, et des hommes et des femmes, c'est le manger, surtout après la première jeunesse. Comment manger ? Que manger ? Quand ? Où ?

Pas une solennité, pas une joie, pas une inauguration ne se passe sans banquet. Si on regardait au fond de l'âme pour savoir ce que désire la majorité des hommes, on verrait que c'est l'appétit. En quoi consiste la punition la plus cruelle de l'enfance ! Etre condamné au pain et à l'eau ! Quel est le domestique le mieux rétribué ? — Le cuisinier ?

Quelle que soit l'occasion pour laquelle les hommes se réunissent, soit le baptême, le mariage, l'enterrement, la consécration d'une église, la conduite faite au voyageur, la rencontre, la présentation d'un drapeau, la fête anniversaire comme la mort ou la naissance d'un grand savant, d'un penseur, d'un moraliste, on dirait que les intérêts les plus élevés leur tiennent au cœur, alors que tout, au contraire, n'est qu'un prétexte : tout le monde sait qu'on mangera bien, qu'on boira et que c'est cela qui les réunit.

Au fond, M. Tolstoï a raison, mais combien il serait facile à un moraliste d'une autre école d'écrire la contre-partie de sa thèse, et de démontrer que la table est peut-être ce qu'il y a de mieux et de plus indispensable dans notre société. N'est-ce pas elle qui resserre les liens de famille que tant d'autres institutions modernes ont contribué à relâcher ? N'est-ce pas elle qui rapproche bien souvent les hommes que leurs opinions ou leur genre de vie sépare le plus profondément ? N'est-ce pas à table que se traitent le plus aisément les affaires les plus délicates ? Au milieu de l'agitation incessante et des préoccupations multiples de la vie quotidienne, où trouverions-nous un peu de repos, où pourrions-nous détendre notre esprit et nos nerfs, si nous n'étions obligés, chaque jour, de passer à table une heure ou deux ?

N'est-ce pas également, les pieds sous la table et la fourchette en main, que nous sommes susceptibles de nous déridier, de retrouver quelques lambeaux de cette vieille gaieté française dont nos pères avaient le secret, peut-être parce qu'ils consacraient à la table beaucoup plus de temps que nous ? Se figure-t-on une réunion de famille, une fête quelconque, dans laquelle les personnes présentes s'assiéraient à peine quelques minutes autour d'une table chargée de quelque plat d'herbes, de laitage ou de fruits ? Il faudrait être doué de beaucoup de philosophie ou de beaucoup d'esprit, pour ne perdre ni celui-ci ni celle-là en présence de ce frugal repas. N'oublions pas, en effet, que M. Tolstoï est végétarien, c'est-à-dire un ennemi du bifteck

et de toutes les viandes en général qui nous inoculent, d'après lui, tous les défauts, tous les vices et nous rendent semblables aux animaux.

Nous ne discuterons pas la valeur de l'alimentation empruntée au règne végétal, au point de vue de la morale ; cependant il est permis de penser que le rosbif, pour lequel la race anglo-saxonne a une préférence si marquée, a joué un rôle considérable dans l'histoire de cette race et que c'est peut-être à lui qu'elle doit en partie la conquête de cet immense domaine sur lequel flotte le pavillon britannique.

Enfin, on peut se demander quelles seraient les conséquences économiques du régime d'abstinence prêché par M. Tolstoï, et si les pertes immenses que causeraient au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, à la marine, l'application du végétarisme, trouveraient une compensation suffisante dans l'adoucissement des mœurs et dans la pratique des vertus les plus austères. Tant que M. Tolstoï n'aura pas fait cette démonstration, nous continuerons à penser que le régime de la poule au pot est préférable au carême perpétuel dont il s'est fait le précurseur convaincu.

(*Petit Marseillais.*)

ADV.

Farcès de la demeindze né.

Dein lo teimps (lái a dè cein 'na cinqquantanna d'ans), lè valets dè per tsi no aviont la nortse po férè dái farcès la demeindze né. Lè z'autro dzo dè la senanna, lái peinsâvont pas, kâ quand on a étâ tot lo dzo avoué on ése à la man, on sè trâovè on bocon mafi et on est conteint, dévâi lo né, d'allâ à la paille. Mâ la demeindze, quand on a fê ào rentier tota la véprão, on n'est rein pressâ d'allâ droumi quand lo sélao est mussi. Assebin, dein cé teimps que vodio, quand lè valets aviont gouvernâ et fé la patoura, l'allâvont ti dè beinda teni compagni âi grachâosès dão veladzo que sè rappertsivont assebin, et tota cllia jeunesse sè mettai à tsantâ clliâo ballès tsansons dái z'autro iadzo, à contâ dái bambioulès ào bin à djuî à pigeon-vôle, et quand s'ein vegnâi contrè lè n'hâorès, clliâo feliettès allâvont sè reduirè, tandi que lè valets allâvont bairè quartetta, ào bin sè compliotâvont po allâ férè onna petita farça pè lo veladzo.

Clliâo farcès fasont pe rirè què pliorâ ; mâ tot parâi clliâo valets aviont 'na poaire dè la metsance dè sè laissi accrotsi. L'est dinsè que s'amusâvont à démontâ on tsai, po l'aguelhi su on ceresi, ào bin à preindrè dái brequès dè verro, et allâ tapâ à onna fenêtra ein laisseint corrè lo verro que s'épécliâvè su lo pavâ, et lè dzeins, épouâiri, châotâvont frou dâo lhi ein pantet po veni